

UNE LECTURE DE GENEVIEVE LIAUTARD

Albertine Benedetto signe son IX^e recueil, *Le Présent des bêtes* aux Editions Al Manar accompagné des dessins d'Henri Baviera.

Si cet opus comporte trois parties (la dernière ayant donné son nom à l'ensemble) nous faisant passer de l'humain, aux paysages et aux bêtes, Albertine nous conduit de bout en bout de la vie, à la vie, à la vie.

Dans cette suite, le titre placé à la fin de chaque poème est comme une clé accrochée en cas de besoin, parfois comme le nom d'une amie sur l'enveloppe du cadeau offert, et ce peut être aussi la date ou le lieu épinglé sur le calendrier du souvenir.

La langue belle, ciselée, tisse une prose dense et poétique, mesurée au sens où rien n'est à enlever, rien à ajouter, notes précieuses de carnet, bijoux sertis pour durer.

Et cette belle langue que parle Albertine Benedetto nous parle. Elle nous plonge d'emblée dans un univers qui conjugue le passé au présent.

*Les blouses ménagères font la queue sur leurs cintres à fleurs et à carreaux criards. [...]
Quand ça traîne trop les années...*

Ainsi commence le recueil dans sa partie intitulée « Images » où se mêlent les temps, les âges ; usure des corps mais aussi fringance des sens puisque *Leurs mots glissent se chuchotent à même la peau.*

L'œil d'Albertine se pose avec affection sur ces femmes simples qui traversent les époques entre labeur mais aussi légèreté quand elles *entrent soudain dans une eau vive* et qu'*assises elles s'en vont.*

Se pose et se souvient des cortèges au cimetière où l'émotion en *foule se masse et s'engage par la colonne d'air venant du ventre encore une fois jusqu'au puits de la bouche.*

Mais cela n'est pas triste à cause des oiseaux et des fleurs nous dit-elle.

Albertine arrive d'ailleurs à nous rendre les cimetières gais en égrenant ces *noms si doux, réchauffés au souffle des vivants.*

Dans le compte à rebours de son écriture, la poète peint sous nos yeux un drame, un conte, un mythe, une vie de la Vierge, un tableau à la Breughel où l'on voit comme si on y était *au centre la tache du pré qui grouille d'enfants semés en parterre.* Car Albertine est restée proche de l'enfance et c'est la mère sans nul doute qui parle de l'Ogre Bachar, *ogre(s) moderne(s) qui dépèce(n)t les enfants à la première page du journal.* La mère qui appelle au secours des innocents, le génie des contes persans du temps où ils nous faisaient encore rêver.

Et puis il y a « ce qui reste », le dernier souffle bientôt coupé, la photo qui raconte une histoire ancienne, *les poupées Barbie jetées en vrac sur le sol*, les vieux murs *reliés encore aux bruissements de la forêt*, une odeur de tilleul qui court le long des pages, une vieille maison, *même si on ne sait rien de ceux qui ont vécu là, juste qu'ils ont vécu, mais vivre est une énigme* nous rappelle la poète qui se souvient, témoigne de ceux qu'elle a côtoyés, s'aventure à imaginer aussi en avouant que *peut-être aurions-nous moins peur, de vivre là.*

Il y a ce qui reste et dont nous faisons provision comme *tout ce vert bu par les yeux*, mis en mémoire *pour les jours de carton.*

Les vestiges jusqu'au vertige et *c'est la vie à petits tas qu'on pousse devant soi.*

Enfin, « le présent des bêtes » nous dit que nous ne faisons qu'un avec cette nature si belle que la poète ne se lasse pas de contempler : paysages d'Auvergne, douceur des vieux volcans, humilité des bêtes au jardin, placidité des ruminants.

À les regarder, on prend racine, on sent le pouls régulier des saisons, le temps se fait rond, nous dit Albertine Benedetto qui nous invite à sa suite à aiguïser notre regard, retrouver la capacité d'émerveillement de l'enfance. Nous n'avons qu'une envie, avoir nous aussi, *le cœur décroché devant la merveille, pris de court comme devant le premier amour. Il a suffi que ces bêtes passent,* nous dit-elle en évoquant *ces bêtes légères. Chevreuil, peut-être biche, [...] pour que s'ouvrent des clairières dans leur sillage, des puits de lumière où boivent nos yeux, fatigués de couper les ténèbres.*

Il ne faut pas oublier les oiseaux, c'est la plus belle phrase du matin, comme une parole tendre, une caresse de mots pour les êtres menus, ces démunis qui vaguent ébouriffés, dépenaillés, entre ciel et terre, aimantés par la lumière. Qu'ils touchent notre front et les fenêtres s'ouvrent.

À l'instar des oiseaux, la poésie d'Albertine Benedetto ouvre pour nous des fenêtres. Il y a une sorte de grâce dans son écriture, légère et profonde à la fois. À petits pas, simplement, elle nous prend par la main, nous invite à nous réapproprier le passé pour un présent plus vrai, à nous nourrir de l'esprit des lieux pour y ajouter notre empreinte, à ouvrir grands les yeux sur la beauté du monde pour en supporter la noirceur.

Geneviève Liautard est poète et contribue à de nombreuses revues.